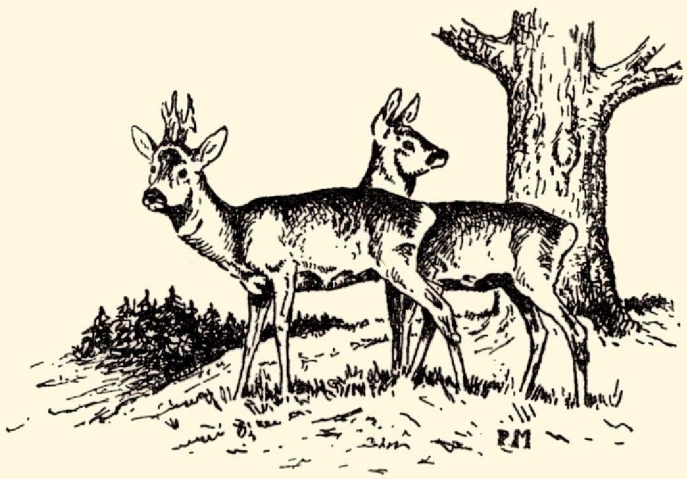
COMMANDANT DE MONTERGON

VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES
CONTEMPORAINS

ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LELIÈPVRE,
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GOUYON



A PARIS
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR

RALLYE THIOUZÉ (LONGUENÉE)

A 15 kilomètres dans le N.-O. d'Angers, sur le plateau qui partage les eaux du Brionneau et de la Mayenne, la forêt de Longuenée est couchée comme une longue dryade. Bois sévères, tenus, bas, dont les coupes, jeunes et vieilles tailles inscrivent ses cantons sur le sol sans relief, il faut, pour lui donner son accent, la lumière voilée d'une après-midi de décembre; mieux encore, les journées de pluie patiente où s'obstine le bruit régulier des égouttements sur les bruyères rousses, rythmant, on dirait, les notes tristes de la vieille fanfare :

Jarrets dressés, la tête haute,
Ecoutant l'eau tomber sous bois.

Un kilomètre en largeur, sept de la Pouèze à la Membrolle, 700 hectares de taillis; il ne s'agit ni d'une Brocéliande, encore moins d'une Hercynienne. Mais, par sa lisière nord, elle côtoie le parc de Montergon, où je suis né : c'est la plus belle forêt du monde; celle où mon grand-père paternel, lieutenant de louveterie, mettait sur pied les loups qu'il menait jusqu'en Loire-Inférieure, en Bretagne, comme on disait alors, celle où je peux relancer mes souvenirs, où se remettent mes joies et plus encore, mes tristesses et mes deuils.

Vous figurez-vous un gosse de dix ans, s'éveillant dans son lit d'enfant avec cette idée : c'est tout à l'heure que je vais partir pour la chasse ! Ma première chasse ! Oh ! une sortie de fin de vacances, une promenade de chiens, sur un sol damé par la chaleur, où nulle voie ne persiste, une de celles que le livre de vénerie de mon ami Hubert DU JONCHERAY, maître d'équipage à la troisième génération, relate, en une ligne dédaigneuse : « Forêt de Longuenée. Laisser courre du ... septembre : rien fait, sécheresse ». Mais moi là-dedans, moi, le roi de la chasse et le centre de l'univers, sur la « Grande Ligne » qui coupe la forêt suivant sa longueur, grisé par quelques cris de chiens désameutés et par de vains appuyers de trompe, dont l'écho m'est resté, comme un vers de Vigny.

Je montais la jument *Trompette*, une vieille aubère... Mais cela ne vous intéresse pas...

Mes plus anciens souvenirs, touchant Longuenée, ceux dont les voies sont tellement hautes que je les crois nés avant moi, se réfèrent à l'équipage du Boismont-Bourcher.

Fondé en 1876, par le comte Daniel DE CHARNACÉ, en société avec MM. Geoffroy MOREAU, MESLAY et Antonin DE BARACÉ, le premier équipage ne comptait guère qu'une dizaine de chiens et découplait avec celui du vicomte Camille DE ROUGÉ. Cela faisait 19 chiens à mettre sur la voie. Deux ans plus tard, en 1878, l'effectif était monté à 29 et par la suite, il se maintint entre 35 et 40, jusqu'à sa vente qui eut lieu chez Chéri.

Vers 1880, le comte Daniel s'associa à son père, le marquis Guy DE CHARNACÉ, pour reprendre l'équipage et c'est à ce moment que celui-ci prit toute sa saveur. Quels hommes, ces CHARNACÉ ! Nés dans la lignée du fameux Hercule, le diplomate de la guerre de Trente Ans, ils eussent, tout comme lui, affronté Wallenstein. Le vieux marquis — je l'appelle vieux pour le distinguer de son fils — qui vient de mourir à quatre-vingt onze ans d'un accident de cheval, avait été un des astres mondains du Second Empire et restait un lettré charmant, à qui la littérature cynégétique doit des pages de haute couleur : *Souvenirs d'une Jument de chasse*, *Veneurs ennemis*, *Souvenirs d'un Veneur*. L'esprit lui sortait de tous les pores, donnait l'accent à sa figure foisonnante de vie, étalait sa courte barbe blanche, étincelait dans ses yeux clairs, s'embusquait dans toutes ses rides et jusque dans le hein ! guttural par lequel

il avait coutume de ponctuer ses phrases. Causeur de race, de cette galanterie de grand style qui fut celle d'un duc de Richelieu, ce vieillard, toujours entouré d'une cour minaudante, rendait jaloux les jeunes hommes.

Héritier de cette belle grâce, son fils, le marquis Daniel, dont la politesse fut si attentive et si attentionnée, tête de ligueur, montée à grands traits fins, allongée par la pointe d'une barbe longtemps blonde et que l'âge ne parvint jamais à blanchir entièrement, avait été marin, par un accident original et auquel, pour cette originalité même et pour les dons qu'elle suppose, le vulgaire ne paraît pas exposé. Se destinant à Polytechnique et dans la première année de sa préparation, l'idée lui était venue de se présenter, par manière d'entraînement, à l'École Navale où il fut reçu d'emblée. Nul de ceux qui ont pénétré son intelligence aigüe et précise ne s'en étonnera.

De ces deux beaux seigneurs, le lettré et l'homme de mer, tous deux de haute mine et de caractères à vigoureux reliefs, l'association ne devait pas être banale. Le marquis Guy, le père, veneur subtil et fanatique, fils lui-même d'un chasseur de marque dont la trompe fut renommée et à qui doivent leurs fanfares les équipages Contades et Champchevrier, s'attacha particulièrement à l'élevage et parvint à monter une bonne meute de bâtards, très poussée dans le sang de Vendée. Par la suite, il rechercha celui du Haut-Poitou et de la Saintonge et réussit un ensemble très homogène, en même temps qu'une race bien fixée. L'équipage vendu en 1891, atteignit un prix record pour l'époque. Le vieux marquis avait alors soixante-six ans, l'âge vert pour un veneur de cette trempe. Il s'associa au comte Jacques DE VÉZINS, avec lequel il chassa durant plusieurs saisons. Ce qui valut de fort jolies pages à ses *Souvenirs d'un Veneur*.

Son fils, le marquis Daniel, aussi grand chasseur, pareillement homme de cheval, mais plus téméraire et que peu d'obstacles arrêtaient, prenait la direction de l'équipage. Tous deux, veneurs endiablés, y allaient pour eux seuls, pour leur seul plaisir, en trinité avec Joseph BOUVRY leur piqueux. Aux sorties de vacances, mes frères aînés suivaient l'équipage. Il chassait, en outre, à Vernée, Valles et Mélinais, près de La Flèche.

La tenue était bleue, parements amarante, boutons, dits d'Anjou, à pied de cerf, devise : Anjou. Jadis, ce bouton avait été celui des modestes chasseurs angevins, qui, comme on le verra ailleurs et plus particulièrement en Loudunois, apportaient chacun ses quatre chiens à la meute commune, pour découpler en forêt de Vezins.

Tels furent ces veneurs de belle allure, tous deux hommes de cheval. Le marquis Daniel me conta cette anecdote : un jour qu'il montait à l'essai, dans une allée du Bois, un cheval que venait de lui proposer un marchand — « Exactement ce qu'il vous faut, monsieur le Comte » — il fut hélé par son père qui, sur un banc, regardait passer la vie : « Qu'est-ce que c'est que ce cheval-là, hein ! Je crois que je le connais. « Repasse par ici en fin de promenade, je vais rappeler mes souvenirs. » Une demi-heure plus tard, le renseignement était trouvé; le cheval avait été vendu tel jour, telle somme, au Tattersall. Ainsi, lorsque le marchand fit un prix à son client, celui-ci put lui répondre : « Monsieur X..., c'est bien cher pour un cheval que vous avez « payé l'autre jour, tant de pistoles en vente publique. » — « Mon cher ami, conclut « le narrateur, le bonhomme m'a tourné le dos et jamais plus il ne m'a parlé d'un cheval. »

L'un fut très fin, l'autre très vigoureux cavalier. Tout notre coin d'Anjou a connu la silhouette du vieux marquis sur ses juments grises, l'irlandaise *Erin* et la normande *Lady Grey*. Tous les Comices et les Concours de la région ont vu et primé l'élevage du marquis Daniel, dont, à quatre-vingts ans passés, il dressait et présentait lui-même les produits. Mon père, à qui l'attachait une solide estime réciproque, aimait à le retrouver aux Comices du Lion d'Angers où ils jugeaient ensemble. Et la *Revue Angevine*, directeur : Guy DE CHARNACÉ — a publié mes jeunes vers. « Bien mauvais, vos vers, mon jeune ami », me dit le vieux marquis,

avec cette rondeur dont il enveloppait ses boutades. Son fils m'a, en toute rencontre et jusqu'aux derniers jours, honoré d'une bienveillante sympathie que je lui payais de respectueux attachement.

De tels souvenirs imprègnent les lieux où ils sont éclos. Ils sont l'âme des objets inanimés que pressentait Lamartine — mon confrère ! Ceux que je viens d'évoquer restent attachés aux percées, lignes, layons, charroyères, aux tailles, aux taillis, à toutes les teintes, les soleils, les brumes, les lumières, les senteurs, à l'âme de cette forêt de Longuenée où l'équipage des marquis DE CHARNACÉ a poussé sa meute et sonné ses hallalis.

Avant eux, les quatre DE DANNE, Louis, Charles, Paul et Anatole, avaient amené à Longuenée la première bonne meute qui ait été montée en Anjou à l'époque. Son origine lui venait des griffons vendéens du comte DE DANNE, père de nos quatre veneurs, croisés avec des fox-hounds.

Louis, surtout et Charles étaient des chasseurs de la vieille école, parfaits pour le pied; les deux autres s'occupaient des chiens et de leur travail. C'était Louis qui avait formé leur piqueux, BASTIEN, et l'avait mis à cheval. Il l'avait mieux réussi en vénerie, où BASTIEN excella, qu'en équitation, où il resta médiocre.

Longuenée appartenait alors à M. Urbain THOUIN. Jusque-là, on avait chassé en négligé, peaux de biques et barbes à tous crins. MM. DE DANNE apportaient les traditions élégantes de la grande vénerie et leur tenue bleue de roi à parements amarante. « Elle devint celle de tout l'Anjou, jusqu'au jour où l'habit rouge fit sa brillante apparition, « éclipsant l'habit vert des Poitevins et des Vendéens et l'habit bleu des Angevins. » (*M. Dureau, Notes « manuscrites.*)

Louis DE DANNE, malgré son poids, sur *Tram* ou *Tandem*, Charles sur *Queue de Rat* et Paul sur *Djalma* étaient de hardis casse-cou; mais, sur *Ouricka*, sa jument noire, Anatole les égalait et il les surpassait en finesse, écuyer de haute marque, rival du marquis D'ARMAILLÉ.

Les habitués de leurs rendez-vous étaient le comte DE RUILLÉ, arbitre des élégances, toujours suivi d'un groom à cheval; M. DE LA VALETTE, associé à l'équipage, autre excellent cavalier; le comte DE BERNARD; le vicomte DE TERVES; MM. THOUIN, DE MONTREUIL, DE SAINT-HÉNIS et le spirituel boute-en-train qu'était M. DE CHEMELLIER. Des Vendéens venaient, MM. DE CHABOT et DE LA DÉBUTERIE couplèrent. On proposa, comme il était de mode dans la Vénerie, des paris et l'un d'eux valut à MM. DE DANNE la quadruple prise, en dix jours, d'un cerf, d'un chevreuil, d'un renard et d'un sanglier. Une gloire à quatre rayons.

Je n'ai pas connu cette époque de la forêt. Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?

J'ai vu, il est vrai, en Longuenée, d'autres équipages — dont celui des LA BAULUÈRE et du duc DE BRISSAC — d'autres trompes ont distrait mon travail d'écolier, d'autres théories de tenues chatoyantes ont défilé dans le parc paternel, par d'émouvantes après-midi d'arrière-saison, visitées de nuages blancs, dont les ombres lentes parcouraient la terre mouillée favorable aux veneurs. Mais le plus fidèle à la forêt, celui auquel me rattache le plus long usage, fut le Rallye Thiouzé, l'équipage héréditaire des barons DU JONCHERAY, dont l'associé était alors M. DE ROBINEAU.

Cet équipage, aujourd'hui plus que centenaire, date des environs de 1839. A cette époque, le baron Raoul DU JONCHERAY, ameute une vingtaine de vendéens et de poitevins qu'il met sur les loups et les sangliers dans les landes de Bretagne et conduit habituellement dans la forêt de Teillaye, dont il a l'administration. Il achète, en Loire-Inférieure, près de Sion, la forêt de Thiouzé qui donne son nom à l'équipage et il étend son chassé en Normandie, en Anjou, sur le Maine, partout où les loups sont signalés. Le livre d'équipage porte 8 loups et 16 sangliers en 1839; en 1840, 14 loups, 17 sangliers; en 1841, 10 et 18; en 1842 : 8 et 10, plus 15 renards.

Le baron Raoul eut, dans un de ses cousins DU JONCHERAY, un compagnon de chasse d'une saveur particulière. Celui-là, que tout l'Anjou appelait « Le Mimeur »

était né passionné tireur, de préférence à la sauvagine, un de ces enragés qui passent des matinées dans l'eau pour tirer un canard. A pareil jeu, il avait gagné des rhumatismes qui, atteignant la moelle épinière et, par elle, les yeux l'avaient aveuglé. Alors, il s'était lancé à courre et, conduit par CHAMPAGNE, cocher du loueur Georges, il affrontait toutes les ornières de Bécon pour aller voir — si je puis dire — chasser les DE DANNE. « Allume, allume, CHAMPAGNE. » C'était son cri de vénerie, par lequel il poussait l'ardeur de son cocher.

CHAMPAGNE le renseignait : « Monsieur Ferdinand, c'est une 4e tête... Monsieur Ferdinand, le brocart a chaud... » Pour le reste, il n'en était pas besoin. M. Ferdinand entendait les chiens, les trompes, il retrouvait les odeurs particulières de la forêt. Il savait où il était, où en était la chasse, il devinait les gestes comme ce peintre aveugle de Kipling. « Allume, allume, CHAMPAGNE ! » Et CHAMPAGNE « allumait ».

Mais les bêtes noires et carnassières vinrent à manquer — au bénéfice, on en conviendra — du pays et des paysans. Les derniers loups de l'équipage furent pris en forêt de Brissac et un en Loire-Inférieure, après deux traversées et au cours d'une troisième. L'un de ces animaux figure au musée d'Angers « don du baron Raoul du Joncheray ». Le Rallye Thiouzé, comme tant d'autres vautraits désaffectés, se mit sur le chevreuil.

En 1844, une société de chasse, du genre de celle que j'ai dite plus haut, est formée entre le baron Raoul, MM. Clovis DE CANDÉ, Adrien DUCHESNE, Louis et Charles DE DANNE, Armand DE MARCÉ, Fortuné et Aimé D'ANDIGNÉ, Henri et Joseph D'ARMAILLÉ, DE COUESNON, DE SAPINAUD, César DE BOURMONT, DE PRÉAULX, Achille DU VIGNEAU, Adolphe DE LA PERRAUDIÈRE, Charles DE TERVES et DE VILLEBOIS.

En 1881, le baron DU JONCHERAY passe l'équipage à son fils Gabriel, qui chassera seul jusqu'en 1889, époque où il s'associe M. DE ROBINEAU. La tenue bleue de ciel à parements, revers et retroussis verts mousse change alors ses parements qui deviennent rouges, le bouton porte la tête de chevreuil et l'exergue « Rallye Thiouzé ». La meute compte 50 beaux poitevins très sélectionnés, sur le modèle, non moins toutefois que sur la qualité.

En 1913-1914, sous le fouet d'HÉBRAS, dit LA BRISÉE, qui l'a servi vingt-deux ans durant, l'équipage devait prendre 48 animaux en 52 sorties. C'est cet équipage que j'ai connu.

Ce qui lui donnait son bouquet et son accent, c'était outre son extrême simplicité, mais raffinée de politesse, l'antithèse physique et morale qui opposait les deux patrons. Il fallait être arrêté sur la « Grande Ligne », au vent d'une chasse tournante, sur le Jarrier ou la Roche-aux-Fées, alors que les chiens donnaient à plein et que, bien enfourchée sur un robuste cob de bon modèle, la solide prestance de M. DE ROBINEAU tenait le centre des invités. Noir de moustaches et gris de cheveux, haut en couleur, les yeux humides de joyeuse humeur, avec une bonne voix de gorge qui roulait un peu les syllabes, il ouvrait large essor à des propos de haute graisse, que tempéraient seules, ou retenaient l'approche ou la présence des dames. La courtoisie d'ailleurs et la bonté mêmes.

Autour de lui, une oreille aux chiens et l'autre au gai parler, les invités lui donnaient la réplique. Dans ma prime jeunesse, c'étaient le baron Pierre LE GUAY, un original à boutades, excellent cœur et fine culture, masqués de misanthropie quelque peu bourrue; sa sœur, « Mam'zelle Yvonne », que les gens du pays, conquis par sa simple charité, n'appelaient qu'ainsi. Tous deux portaient la tenue du Rallye Thiouzé et c'étaient, je crois, les seuls, à ce moment, avec les maîtres d'équipage. Le reste en veston, manteaux ou peaux de bique, à cheval ou en voiture, voire à bicyclette, une société d'amis sans façons, mais non pas sans manières : M. FOURMOND, patriarche d'une tribu que remontaient les grands alezans de son élevage; mes frères et moi, autre tribu; parfois les comtes DE LAUZON ou DE LOZÉ et, trop rarement, M. DE MOISSAC, ce charmant « Père Christian », fin comme l'ambre, chauve comme l'ivoire, sourd à décourager le tonnerre, qui, la paume en cornet acoustique,

récoltait les bons propos et les relevait de son propre sel, avec une façon qu'il avait de se pincer le nez en roulant de gros yeux rieurs. Qu'en reste-t-il, Vierge Souveraine de cette aimable société, nourrie, corps et âmes, des sucs de son terroir, avec la fine pointe de parler paysan qui imprègne la noblesse terrienne, comme le bouquet d'un cru et, comme un blason parlant, la marque de son origine ?

Mais voilà que le silence tombait. Dans les bois d'abord où les chiens s'étaient tus, pareillement s'éteignaient les propos, inquiets du défaut qui allait virer à l'orage l'humeur épanouie du patron. Quand l'équipage était dans le marasme, il ne faisait pas bon élever la voix.

« Ah ! Yayaie ! »

C'était sa façon de pester et le surnom lui en était venu. Au loin, un animal paisible traversait la « Ligne » vers « Chant d'Oiseau ».

« Taiaut ! » s'exclamait une bonne grosse voix imprudente, que je reconnaissais bien.

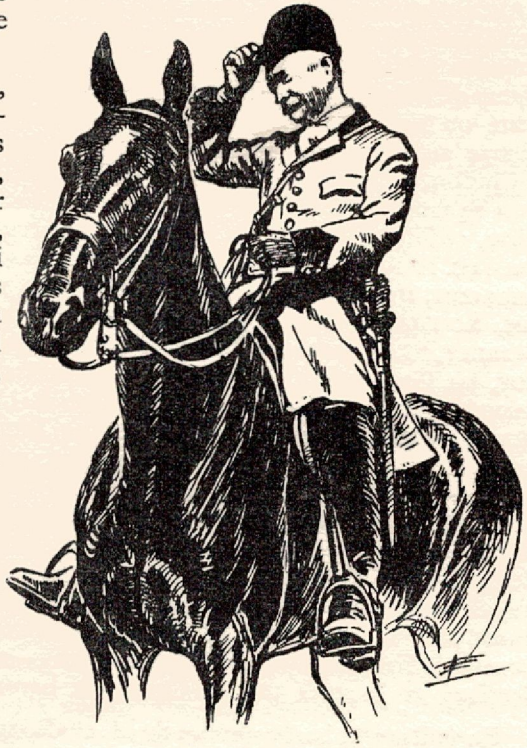
« Bougre d'idiot ! » tonnait derrière lui M. DE ROBINEAU.

Cependant, invisible, à la queue des chiens, l'autre associé relevait les voies.

Discret, les gestes retenus, ses yeux gris égayés du sourire de leur patte d'oie, celui-là chassait. Le mot le résumait, en lui tenaient la patience, l'application et ce don prodigieux d'observation que le ciel avait départis au baron Gabriel DU JONCHERAY. Il avait de longue et continuelle expérience, noté tous les indices, toutes les habitudes, il en discernait les traces avec un coup d'œil merveilleux qui semblait tenir du flair plus que de la vue, fruit d'un lent travail, d'une calme maîtrise et si vraiment le génie est une longue patience, là était vraiment celui de la chasse.

Chère figure, amie de ma jeunesse, quand je l'évoque, c'est plus volontiers pied à terre, avançant à pas prudents dans ses bottes de vénerie, le manche du fouet en éclaireur pour écarter les feuilles, désigner une trace, avec, en bandoulière, la pibole qui lui tenait lieu de trompe. De tels instants étaient sacrés; c'étaient les seuls où l'intervention d'un importun pût lui arracher une moue, plus rarement un geste, plus rarement encore une parole d'impatience. Ce gentilhomme d'allure si réservée qu'on l'eut prise, à tort d'ailleurs, pour de la timidité, était le plus galant homme et le plus courtois.

Un tel virtuose avait en mains un instrument de choix et le mérite en revenait, cette fois, à M. DE ROBINEAU, qui excellait dans l'élevage. J'ai surpris bien souvent, le regard mouillé dont il caressait ses chiens avant l'attaque ou dans les instants exténués qui suivent la curée. Dans ce cœur bienveillant, habitait une tendresse franciscaine.



M. du Joncheray

M. DE ROBINEAU mourut en 1915, non de douleur, certes, mais cruellement attristé. L'année précédente, la guerre avait nécessité le sacrifice de la meute : un grand nombre des poitevins avaient été abattus. Vingt seulement restèrent, choisis

sur leur modèle et leur qualité au change. En 1917, la maladie s'en mêlait et, à la fin de la guerre, 12 chiens seulement avaient survécu.

Seul maître d'équipage, aidé de ses deux fils François et Hubert, le baron DU JONCHERAY s'associe alors le comte Olivier D'ANDIGNÉ qui habitait la Vendée par son château du Châtenay et la Normandie par celui du Champ-de-la-Pierre, dans l'Orne. On verra le Rallye Thiouzé dans l'une et l'autre province. En septembre 1919, les restes de l'ancienne meute, grossis d'achats effectués en Vendée, chez MM. DE CHASTEIGNER et DE BAUDRY-D'ASSON, assurent 19 chiens à l'équipage. Un bel élevage est en espoir pour 1920.

Pour le moment, les chiens chassent mollement, sans perçant, finissent mal ou point leurs animaux. Quelques-uns sont pris de la maladie du jeune âge et l'on doit émigrer à Thiouzé, pour les changer d'air. Cinq hallalis seulement en Longuenée, un seul en forêt de Thiouzé.

J'ai maintenant pour guide et pour source, de 1919 à 1926, le livre de vénerie de mon ami Hubert, second fils du baron Gabriel. J'en suis la belle écriture calme, les pages animées de photographies et surtout des vivants dessins, des délicieuses — et malicieuses — aquarelles de la baronne Hubert DU JONCHERAY. Chiens, chevaux, sites et gens, tout est croqué d'un esprit alerte saisi dans la vive réalité. Cet *in-octavo* à fort papier, enrobé de carton parcheminé, c'est un bijou que j'ai manié avec respect. Il ne me quittait point et il avait sa place dans la valise précieuse que je garais avec ma personne dans les abris d'alertes, où, par lui, mes loisirs revêches prenaient le parfum des beaux laisser-courre.

J'ai ainsi chassé pendant huit ans en Loire-Inférieure, à Thiouzé et à Teillaye; à Andaines, dans l'Orne; dans les Deux-Sèvres, à Chantemerle et au bois des Gats; en Maine-et-Loire, à Brissac, à Vezins et surtout à Longuenée, à proximité des Grandes Maisons où sont à la fois la demeure des DU JONCHERAY et le chenil de séjour de l'équipage. J'ai connu — ou retrouvé — une société sportive et policée, visité ou revu des châteaux, des coins de forêt, des rendez-vous, du seigneurial Brissac au charmant pavillon du Petit Chausseraye, La Lizière, Marcillé, Juzet, le Chillon, Briançon où, sur un bas de page, le comte Henri DE CHARETTE pousse, dans sa trompe, le souffle de sa large carrure. Autre bas de page : un bon hunter porte, redingote et haut de forme, ombre regrettée et disparue, le duc François DE BRISSAC. Et tous ceux dont les noms vivent aux solides feuillets : WARU, HAENTJENS, CHERIZEY, DE MIEULLE, LOZÉ, ROCHEBOUET, DE LA BOISSIÈRE, D'ANDIGNÉ, KERAUSEM, ROULLEAU, DUGAGE, DU ROZIER, PARDIEU, DUMONT, MAUSSION, MALTERRE, GIBAULT, ROCHEFORT, D'AUDIFFRET-PASQUIER, DE VERDUN, DE LEUSSE, DE JOURDAN, ROY, LA GRANDIÈRE, LASSAT, D'ANTHENAISE, CONTADES, FONTENAY, LA SAYETTE, CANDÉ, NICOLAY, TERTRAIS, DEAN DE SAINT-MARTIN, BAIN, Pascal LATOUCHE, BEAUREGARD, BLAMPAIN DE SAINT-MARS, BÉJARRY, LORGERIL, GOUIN, DE GASTINE, RAMPILLON DES MAGNIELS, DU BOUEXIC, DU PONTAVICE, BRIAU, DU HALGOUET, RÉCIPON, SAINT-GERMAIN, BOISFLEURY, MARION DE PROCÉ, CESBRON-LAVAU, REILHAC, DE CHENAY, BARANGER, VIBRAYE, LE VAVASSEUR, D'HUMIÈRES, DU BOISPÉAN, DAUGER, CHAMPREL, SESMAISONS, D'ARMAILLÉ, DAMAN, LA GAROULLAYE, HILLERIN, LA CHAPELLE, TINGUY, DAMPIERRE, LA ROCHEBROCHARD... Je m'arrête, non sans avoir salué une autre ombre qui fut « Mam'zelle Yvonne ». Elle était maintenant M^me^ la vicomtesse DE LA CELLE et suivait en voiture, mais ses enfants ont recueilli le flambeau — celui du feu sacré — et le livre note, à cheval : les vicomtes Geoffroy et Jacques DE LA CELLE, la baronne DE COULANGE.

En voiture, la barbe chenue de M. DU ROZIER, les quatre-vingts ans de M. Arthur DE BOISFLEURY, mais ceux du marquis Daniel DE CHARNACÉ sont toujours à cheval. Survivants ou héritiers du passé, je retrouve Guy FOURMOND, Hubert DE MOISSAC, fils du « Père Christian », le plus jeune de mes frères aînés et ses filles; je lis leurs noms dans les honneurs et je me souviens de ma joie orgueilleuse d'enfant, le jour où, par une gentillesse des maîtres d'équipage, le pied me fut présenté sur la toque galonnée de LA BRISÉE.

C'est ce piqueux que j'ai connu. Mais, le plus original qui parut à l'équipage, sans d'ailleurs en faire partie — le plus marqué, sinon le plus marquant fut ce FOURRIER auquel est consacré toute une page de croquis et qui les valait bien. Venu du Rallye Vieil Anjou au comte Geoffroy D'ANDIGNÉ, il passa à l'équipage de M. DU ROZIER, le petit JARD. Celui-ci ayant découplé avec le Rallye Thiouzé 4 chiens : *Buridan*, *Atalante*, *Bayadère* et *Bellone* — mis dans la voie et en curée de cerf par l'équipage de M. Roger LAURENT, héritier des chiens du marquis DE CHAMBRAY — les boutons du petit JARD furent invités par le Rallye Thiouzé à porter leur tenue et son piqueux FOURRIER fut admis, le 2 mars 1922, à faire les honneurs du pied. Dès lors, il figura dans les laisser-courre où couplèrent les deux équipages.

Bas d'étage, la face vigoureusement colorée, de cette belle teinte que réussit le café normand, un long nez violet qu'il portait au vent, comme un limier, les yeux petits, toujours brillants, il ne craignait pas sa peine et piquait ferme. Quant aux usages mondains, il sortait de la banalité puérile et honnête. Un piqueux qui pose culotte au bord de la route, face à ses chiens de relais, cependant que sa jument *Rosalie* s'échappe vers l'écurie et que, d'une longue file de voitures, trompées sur la nature de l'incident, débarquent de belles chasseresses criant à l'hallali, quittes à se détourner d'horreur, pareille aventure peut n'être pas inédite. Ce qu'on voit moins, c'est un homme trempé d'une journée de chasse, s'engouffrer jusqu'aux semelles dans un four encore chaud et s'y réveiller le lendemain, la tête remise en ordre — et sans congestion. Mais ce que je crois unique, c'est l'idée d'un FOURRIER, qui, craintif pour ses bottes et son haut-de-chausses, aborde le bat l'eau à cheval et en bannière, le couteau emmanché à une gaule.

Une si riche imagination ne se nourrissait pas sur elle-même. Notre héros était un poète qu'on dit que fut Musset, je veux dire qu'il avait des inspiratrices de derrière les fagots. Ses égéries s'appelaient Réjouissante et Consolante, deux beaux noms de chiennes d'équipage, mais celles-ci étaient sous verre solide, bien bouchées et l'accompagnaient dans ses fontes. Il ne tarissait pas d'éloges à leur sujet, quitte à les tarir elles-mêmes à chaque chasse.

Et les chevaux ! ce robuste cob pie, de la page 105, qui porte si gaillardement son homme au milieu de la meute attentive et couplée ! Et les chiens ! *Flambeau*, *Pipe en Bois* dont j'ai entendu appuyer les noms sonores et cet extraordinaire *Chambellan*, une manière de goussaut, qui suivait péniblement, à la traîne et à la muette, d'un lourd galop à demi démoli. Mais vint le défaut, l'équipage muet, à son tour, tournant en vain au bout d'une double voie, tandis que le baron Gabriel pibolait au retour et que son associé pestait des Yayaie sur la Grande Ligne, alors on entendait l'appel de *Chambellan*. Jamais il ne prenait une double voie, lui; il l'éventait par un instinct spécial et déjà, de son train démanché, il avait repris sa chasse qu'appuyaient la pibole et les cris du piqueux :

« Au coute, mes beaux ! Au coute, mes valets ! Au coute, à *Chambellan* ! »

Et ils étaient tous ainsi bien créancés, les uns sur les doubles voies, ceux-ci dans les forts, ces autres dans les faibles, les limiers qui portent au vent et soudain se rabattent sur la voie chaude, les rapprocheurs qui crient à demi-gorge sur la voie « aoù, a où oû oû... » pas un balanceur, la meute dans un mouchoir. Et ça vous faisait de belles chasses, je vous assure, dont j'ai suivi certaines par corps, d'autres prestement croquées, alertement relatées au livre de Vénerie.

Hubert, petit Hubert que j'ai porté enfant, sur mes épaules, toi, maintenant, à ton tour, baron et patron du Rallye Thiouzé, sois remercié affectueusement et vous respectueusement, M^me^ la baronne Françoise, son épouse, dont le pinceau a tant de talent et d'esprit, vous deux qui m'avez fait vivre des heures de choix, au long des pages de beau papier à grain robuste. Tout y est vif, concentré, d'un bon style de veneur qui ne s'égare jamais, ni ne s'attarde, mais voit et note, avec d'admirables résumés qui font vivre une chasse en deux lignes : « Chasse dans le change « rendue plus difficile par le vent... Pendant ce temps-là, mon frère, avec les bou-

« tons de l'équipage, prenait le brocard dans l'étang de Limerle après une chasse « tournante, en forêt, de quatre heures. » Ouvrez au hasard et lisez :

« Forêt de la Ferté Macé. Laisser-courre du 30 mars 1922. Rendez-vous à 11 heures « au carrefour d'Antoigny. On frappe à la brisée de Tanneur, mais la voie est mau- « vaise et on relève. A force de trôler, les chiens finissent par mettre debout un grand « vieux cerf mulet et son écuyer qui est daguet. Les chiens de meute sont découplés « sur le daguet à la route d'Antoigny, à 14 heures. L'animal gagne aussitôt le car- « refour de l'Épinette, passe près des tribunes du champ de courses de Bagnoles, « traverse la Mangeaie, le parc du Gué-aux-Biches, passe par la vallée du Lys, la « Prise-Pantrie, la Mare-aux-Oies, l'Ermitage, le Mont-en-Jérôme, passe au Saut- « du-Cerf, descend le ruisseau de Mausse, monte aux Perrées, le Mont-Albert, « traverse l'Étang de la Forge, entre dans les bois de Getel, débuche, passe au Port- « Galet, la Bigotière, rentre en forêt de la Ferté près de la Tuilerie, revient à l'Épi- « nette, traverse la route de la Ferté à Canterne, la ligne de chemin de fer et est « porté bas par les chiens sur le bord de la route de Bagnoles à Saint-Michel-des- « Andaines, à 17 heures et demie. » Quel récit, quelles descriptions vous feraient mieux suivre cette ardente poursuite par les monts et les vaux de son tracé, dont le style : « descend, monte, traverse, débuche, rentre » profile, à traits vifs, le relief dont les noms suffisent à évoquer la suite rapide des sites et des paysages ?

Voulez-vous du travail obstiné, du bel effort de veneur convaincu, de l'énergie persistante, à la Taciturne ? Voici :

« Forêt d'Andaines, laisser-courre du 17 novembre 1924. Rendez-vous à l'Étoile, « à 11 heures. Une 3e tête est lancée dans le Buisson des Forges, près du routon de « la Sigaguière. Les chiens de meute sont découplés sur le routon du Buisson des « Forges, à 13 heures et demie. L'animal traverse l'Ermitage, le Vivier du Roi, « la Roche-aux-Dames, les Loges, va jusqu'à la Ferme-École, revient par les Racinet, « la Roche-Crapet, la Vallée du Lys, gagne l'Étang du Gué-aux-Biches où il s'accom- « pagne d'une 4e tête ne portant qu'un bois. Les deux cerfs gagnent l'Entonnoir, « où ils se font battre, la Brisette, la Vallée de Misère, où ils se déhardent. Les chiens « font change sur la 4e tête qui est très échauffée. Cet animal, qui est serré de très « près, gagne la Fontaine-Minérale, l'Étang du Gué-aux-Biches, revient à la Fon- « taine-Minérale, va à l'Étang de la Forge, revient à la Fontaine-Minérale par le « ruisseau de Mousse, où il commence un hallali courant. Il est 20 h. 30. Accompagné « des chiens, il va jusqu'à l'Étang du Gué-aux-Biches où il est servi à 23 h. 30. L'étang « étant gelé, l'animal est sorti de l'eau à minuit. La curée est faite le lendemain au « Manoir du Lys. Honneurs à M. Eugène TERTRAIS. Présents : ...Tous les invités « étaient partis vers 17 h. 30. »

Vous avez bien noté ? « L'étang étant gelé ». Cela s'est passé à minuit, le 17 novembre, par un froid au-dessous de zéro.

Et puis, il y a les anecdotes. Celles que mon ami Hubert m'a racontées : le cerf, que les hommes doivent déharder à coup de manche de fouet; la biche enamourée galopant derrière la meute qui chasse son seigneur. Celle, classique, toute en couleurs, à la Horace Vernet, de l'hallali dans le marché de Domfront. Celles, enfin, du livre de vénerie : « Maîtres et piqueux arrivèrent aux chiens un quart d'heure après « l'hallali, si bien que, cependant, deux paysans avaient enlevé le brocard et l'avaient « caché dans une maison du village voisin. Des gouttes de sang tombées çà et là, « ainsi que quelques poils restés aux haies et barrières firent découvrir le lieu de « la cachette. Ce n'est qu'au moment où on allait chercher les gendarmes que les « voleurs se décidèrent à rendre l'animal. »

Il y a celle-ci enfin, d'une prenante simplicité : « Hallali mouvementé. Le couteau « attaché au bout d'une perche, mon frère veut servir l'animal. Mais le cerf l'a vu, « le charge très brutalement, le jette à terre et s'acharne sur lui. La situation devenait « tragique. Fort heureusement, me trouvant assez près, je pus dégager mon frère « en servant l'animal sur lui. » Pesez cette dernière phrase : en 17 mots tient l'acte courageux d'un dévouement fraternel. Et les 6 derniers : « en servant l'animal « sur lui. » Quel tableau, dites-moi !

Le livre s'arrête en 1926 sur le 1.367e hallali. De 1921 à 1926, la moyenne des saisons donne 31 prises sur 52 sorties (39 sur 55, en 1923-1924).

L'année suivante, le 27 février 1927, mourait le baron Gabriel DU JONCHERAY. A ce moment, son neveu, le comte Olivier D'ANDIGNÉ, se retirait de l'Association. François DU JONCHERAY, l'aîné des deux fils, blessé de la guerre 1914-1918 ne pouvait plus suivre qu'en voiture et, peu à peu, jusqu'à sa mort, abandonnait.

Resté seul patron indépendant et libre de chasser à sa guise, le cadet, Hubert, se donne le plaisir d'accepter toutes invitations. Fidèle à Brissac et aux deux vieilles forêts de l'équipage, Longuenée et Thiouzé on vit, par ailleurs, sa meute à Vezins, Chambiers, Chaloché, à Chanvaux, chez le comte DE DURFORT, à Saint-Mars-la-Jaille, chez le marquis DE LA FERRONAYS; au Lude, chez la comtesse DE RUILLÉ, jusque sur les territoires des vieux équipages bretons, les BOISFLEURY et les DU HALGOUET.

Là, presque toutes les chasses étaient en débucher, sur les voies d'animaux vigoureux, de longue haleine, où les chiens devaient tenir des six à huit heures, sur des landes d'ajoncs qui leur offensaient la sole. Mais quel sport ! Toujours à la queue des chiens, bien enfourché, sur un bon sauteur par-dessus les gros fossés, les barrières, les fameux talus bretons. « Je n'oublierai jamais certains laisser-courre de « ce pays qui furent les plus beaux que j'ai connus.

« De 1928 à 1938, de nombreux amis vinrent suivre les chasses en automobiles « et, comme aux temps de mon père, les boutons étaient peu nombreux. J'avais « cependant le plaisir de compter, quand éclata la guerre de 1939 : MM. le duc DE « BRISSAC, le baron DE CANDÉ, le vicomte Geoffroy DE LA CELLE, Mme D'ARGENCÉ, « la baronne DE COULANGE, MM. DEBROUKER, Jacques ROBERT, Jean et Alain « DE MIEULLE. Actuellement, après cinq ans de guerre, il reste au chenil 10 chiens, « n'ayant jamais chassé, mais beaux et de bonne souche. Si Saint Hubert, nous « protège, nous pourrons repartir. En disant : nous, je pense à mon fils Gérard, « car voici l'automne de ma vie commencé. Alors... plaise à Dieu ! »

Il a plu à Dieu.